Noël en brousse

François Pilet

Ngoro, Noël 1993. Avec toute ma famille, je foule pour la première fois la terre africaine, au centre du Cameroun. Emotions et sensations inoubliables, en découvrant ce continent fascinant. Parlez d'Afrique à quelqu'un qui l'a connue et vous verrez s'allumer dans ses yeux une petite étoile, puis une sorte de vague à l'âme.

Nous rendons visite à un ami missionnaire en plein cœur de la brousse, à Ngoro, village situé au-delà d'un fleuve que l'on traverse, après des heures d'attente incertaine, sur un vieux bac qui prend l'eau. Cette contrée, peuplée de villages dispersés, est grande comme le canton de Fribourg et, à l'époque, on n'y trouve pas de médecin ni d'hôpital. L'électricité, contrairement à la bière, n'a pas encore fait son apparition (à l'exception du groupe électrogène des missionnaires). Des religieuses alsaciennes ont construit des dispensaires, équipés très modestement mais fonctionnels.

Le lendemain des festivités inoubliables de la nuit de Noël, l'équipe de la mission se retrouve au dispensaire pour un repas entre émigrés. Les sœurs ont congé ce soir, le dispensaire officiel de l'Etat, à l'autre bout de ce grand village, étant en principe de garde (un infirmier, ne disposant quasiment d'aucun matériel …).

Alors que le repas est bien entamé, arrive en courant un jeune homme demandant de l'aide: «Ma Sœur, venez vite, mon frère s'est fait couper le bras par notre père!». Le jeune homme blessé, aîné d'une famille nombreuse, avait eu le courage de faire des reproches à son père, qui était parti boire de l'alcool avec le maigre et unique revenu de la vente du cacao, argent normalement destiné à l'inscription des enfants à l'école. Le père, furieux, avait tranché le triceps du bras gauche de son fils aîné avec un coup de machette! La plaie saignait abondamment.

J'avais emmené dans mes bagages à tout hasard, deux fils de sutures et un porte-aiguille. Dans une ambiance que je n'oublierai jamais, entouré d'une quinzaine de personnes plutôt agitées par la situation, dans la pénombre d'une salle où vacille un petit tube néon, j'entreprends donc de suturer le jeune homme. Je n'ai que 10 ml de Xylocaïne®, mon porte-aiguille est introuvable et je n'ai pas de gants stériles. La Sœur me prête une grosse pincette. L'aiguille glisse dans la pincette et mes pieds glissent sur le sol recouvert de sang. L'odeur, par cette chaleur humide devient écœurante. Je constate que le nerf radial a miraculeusement été épargné. A l'aide de quelques points très larges, je parviens à juguler l'hémorragie et à rapprocher un peu les bords de la plaie. Le lendemain, les nouvelles sont bonnes. Nous devons partir.

Deux mois plus tard, par un voyageur (il n'y a ni poste ni téléphone dans cette zone) je reçois des nouvelles: Marc-Bertrand, c'était son nom, va plutôt bien. Il a toujours son bras et celui-ci fonctionne normalement.

Réflexion: en Suisse, nous dénonçons avec vigueur le rationnement des soins qui s'annonce … Heureusement que de jeunes médecins africains, en particulier du Cameroun, viennent travailler dans nos hôpitaux pour combler la pénurie des assistants et bientôt celles des généralistes …

> Le futur a beaucoup de noms: Pour ceux qui sont faibles, il est l'inaccessible. Pour ceux qui sont craintifs, il est l'inconnu. Pour ceux qui sont courageux, il est l'occasion.
>
> *Victor Hugo*